

# LE POUVOIR des témoins

Julie enseigne à des adultes inscrits à des cours du soir. Le groupe qu'elle rencontrait ce mardi-là ne lui était pas encore familier. Elle le voyait pour la troisième fois. Éric était en retard. Vers 19 h 30, il entre en classe et sort une carabine de chasse d'un grand sac vert. Il est visiblement en état de crise. Il en veut à tout le monde... à son patron qui l'a congédié... à ceux chez qui il a laissé son C.V. au cours des derniers jours... aux gens qui se paient sa gueule, même ici, à l'école. Il hurle. Il pointe sa carabine dans tous les sens, vers Julie, vers des gars de la classe... Il a le doigt sur la gâchette.

Personne ne parle, toute la classe est pétrifiée. Quelques sanglots ici et là, personne ne quitte Éric des yeux. Julie tente de garder son sang-froid. Elle fait une première tentative, à voix à peine audible. « Les élèves qui sont ici ne sont pour rien dans ce qui t'arrive, Éric. » Éric ne réagit pas, c'est comme si personne n'avait rien dit. Ses mouvements sont de plus en plus rapides et saccadés.

Julie, calmement, fait une seconde tentative. « Éric, tu sais que Josianne attend un bébé. Tu ne veux pas déclencher la grossesse, n'est-ce-pas? Tu sais qu'un coup de feu peut faire du tort à Josianne et à son bébé ». Éric gèle, ses gestes ralentissent, il tourne les yeux vers Josianne. « Non, je (ne) te veux pas de mal Josianne, ni à ton bébé, ça c'est sûr! » Il baisse son arme, il fond en larmes, Julie s'approche et invite Éric à la suivre hors de la classe, non sans remettre l'arme sur son bureau.

Ouf! Toutes les histoires ne finissent pas toujours aussi bien. Éric souffre. Il fallait capter son attention, mais cela n'est pas toujours possible. Bravo à Julie pour son sang-froid, sa patience, et surtout d'avoir pensé à Josianne.

Un samedi soir, Maxime se retrouve dans un bar du centre-ville avec son copain Laurent. Ce dernier a bu quelques verres et ne quitte pas des yeux ce grand baveux qui bouscule tout le monde près de la porte. Maxime invite son copain à rester tranquille pendant qu'il va aux toilettes. Au retour, plusieurs clients du bar sont dehors. On entend des cris. Une bagarre a éclaté. Laurent n'est plus là. Max se rue à l'extérieur et veut voir les belligérants. Impossible, les spectateurs forment un cercle étanche. Maxime réussit à monter sur un parcomètre, assez haut pour reconnaître son copain. « Comment le sortir de là? ». Il recule et crie très fort : « Les gars, c'est la police ». La foule se disperse, les amis du belligérant entraînent leur copain, Laurent s'en tire avec quelques prunes.

Dans les deux cas, ce sont des témoins qui ont fait la différence, mais cela est plutôt rare. Pourquoi? Des centaines de recherches scientifiques ont porté sur l'influence du visionnement de scènes de violence, particulièrement sur les enfants. Un examen sommaire de ces recherches révèle que le visionnement de scènes de violence injecté dans les veines culturelles de notre société a trois effets principaux.



Parfois, les témoins font la différence.

Premièrement, certains grands consommateurs de violence (environ 15 %) deviennent des agresseurs potentiels. Il ne voient aucune objection à attaquer les « responsables » de leurs problèmes.

Deuxièmement, d'autres consommateurs (approximativement 15 %) deviennent des victimes potentielles, prêtes à reconnaître qu'elles ont couru après, prêtes à tout endurer pour éviter le pire. Elles « comprennent » l'agresseur et se sentent incapables de frapper qui que ce soit, fut-ce un agresseur. Le visionnement massif augmente cette impression d'impuissance.

Troisièmement, les autres consommateurs (environ 70 %) sont et seront des témoins impuissants. Habités à regarder, à zapper ou à bouger la manette, ils ne sont pas certains d'être dans la réalité, ils n'en croient pas leurs yeux. Devant une scène d'agression, ils n'ont rien vu, ils ont mal vu, ils ne sont pas certains d'avoir bien vu et, de toute façon, ça ne les regarde pas.

Voilà une revue de littérature plutôt rapide, mais, hélas! **la caricature est vérifiable dans nos cours de récréation.** Et plus le visionnement augmente, plus le comportement des humains se range dans ces trois portraits types.

Certains « divertissements » (films, jeux vidéo, etc.) ont des effets secondaires pervers ou criminels. Mais les médias n'ont pas intérêt à dénoncer cette « violence objet de consommation » qui se vend si bien...

Jacques Brodeur

Consultant  
brodeur.jacques@csq.qc.net

À suivre  
dans le prochain numéro :  
Abuseurs publics « numéros uns »